



L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 22 MAI 1912

85ème Année

Les artisans de France.

Chronique parisienne :

On est en train de préparer une exposition française d'art décoratif et déjà, les organisateurs ont publié un programme plein de promesses. Un certain nombre d'entre elles seront réalisées parce que notre pays accompli, quand il le veut, des prodiges d'ingéniosité et de goût ; mais il faut s'attendre également à des déceptions. Voilà vingt ans que les meilleurs critiques, les écrivains les plus attentifs à notre renom, les différents rapporteurs des budgets des Beaux-Arts dénoncent notre appauvrissement et presque notre déchéance dans les arts industriels. D'ailleurs, les chiffres, qui ne mentent jamais, sont là. Nous ne constituons plus, à nous tout seuls, le marché du monde ; nous vendons moins qu'autrefois à l'étranger et l'Allemagne nous a dépassés pour certains articles de joaillerie. Nous étions, il y a encore un quart de siècle, au premier rang et cela d'une manière incontestable ; nous reculons chaque année et si l'on ne porte hardiment remède à pareil état de choses, il sera bientôt trop tard pour frayer.

Nous avons ici même, à plusieurs reprises, signalé le danger qui menace la France : elle est sur le point de perdre la suprématie que lui donnait sa culture artistique et sa compréhension délicate du luxe. Un membre distingué du Parlement, M. Paul-Boncour, ancien rapporteur des Beaux-Arts, vient justement, autant en artiste qu'en homme d'action, de montrer d'une façon saisissante à quel abîme court notre pays, avec ce divorce chaque jour plus grand de l'art et de la démocratie. Si les œuvres merveilleuses dont nous sommes si fiers, telles que Vaux, Versailles, le Louvre, éveillent une si grande idée de perfection, c'est qu'elles furent conçues et exécutées par des artistes qui se mêlaient à des artisans, échangeant avec eux des conseils, formant ainsi une collaboration étroite, intelligente et harmonieuse. Tant que cette entente dura, nous eûmes des œuvres collectives de premier ordre ; depuis qu'elle s'est brisée, on ne crée plus que des édifices disparates, incomplets, ne portant ni la marque d'un homme, ni celle d'un art ou d'une époque.

C'est la Révolution qui porta le premier coup et le plus rude aux industries d'art en supprimant la corporation. On sait quelle merveilleuse école de patience, de discipline, d'amour d'un métier ou d'une profession étaient ces associations. Il y avait des juges et des conseillers pour distribuer des avertissements utiles, des encouragements précieux ; on faisait, avec de tels maîtres, des progrès certains. Le jour où les corporations furent détruites, la discipline se relâcha, l'apprentissage qui se faisait chez quelques patrons perdit de son importance, de sa nécessité. L'on travailla au petit bonheur, pour répondre aux besoins de la clientèle, plutôt que pour se satisfaire et honorer son art. Il s'agit donc aujourd'hui, si l'on veut former des ouvriers, de trouver un nouveau mode d'éducation. D'après M. Paul-Boncour, "ces substituts" pourraient être : le syndicat, l'apprentissage et l'école. En réalité, c'est tout le problème de l'apprentissage qui se pose de nouveau et l'on sait combien il est difficile à résoudre, car il varie avec chaque industrie.

Déjà, dans son rapport de 1909, M. Dujardin-Beaumetz avait réclamé, pour les apprentis de nos industries d'art, ce qu'il appelait l'école de demi-temps. Elle consistait en ceci : l'apprenti consacrait la moitié de la journée à travailler manuellement dans un véritable atelier, et non dans un atelier annexé à l'école ; l'autre moitié devait être passée dans les écoles à recevoir les explications théoriques, apprendre le dessin et l'étude des formes. Idée intéressante, qu'on n'appliqua d'ailleurs jamais et qui, du reste, ne peut être que dans les villes où existe une école d'art décoratif. Dans les autres villes, on pour-

rait se servir des écoles primaires supérieures, qui seraient ouvertes aux ouvriers d'art et aux apprentis.

La France compte peu d'écoles d'art décoratif, et parmi celles qui existent un très petit nombre sont prospères. C'est que leur organisation est le plus souvent défectueuse, quand ce n'est pas le local qui laisse à désirer au point de vue hygiénique et menaçant ruine. Il y a vingt ans que le docteur Boitrot, médecin en chef de l'École polytechnique, dénonça l'insalubrité de l'École des arts décoratifs de Paris. En 1907, M. Couyba écrivait : "Il faut avoir vu les locaux obscurs et malsains dans lesquels s'entassent chaque jour 600 à 700 jeunes gens et environ 100 jeunes filles, pour comprendre que cette question de la reconstruction de l'École des arts décoratifs, qui se représente avec régularité devant les Chambres depuis plus de trente ans, réclame une solution immédiate. Cette école est dans un état lamentable. C'est presque une écurie. Il faut pénétrer dans ces salles de dessin de la rue de l'École de Médecine, éclairées au gaz en plein jour, ne donnant à respirer aux malheureux élèves que deux mètres cubes et demi d'un air empesté par le voisinage des lieux d'aisances, béants au-dessus de fosses perdues dans le sol, et ensuite visiter le local affecté, rue de Seine, à la section des jeunes filles, sans air, ni ventilation, d'accès obscur et sordide et l'on reconnaîtra que le tableau, qui en a été fait maintes fois par les rapporteurs du budget des Beaux-Arts, n'a jamais dépassé en horreur la réalité".

Si l'on n'a pas trouvé le moyen de remédier depuis tant d'années à une situation aussi misérable, on peut en déduire qu'en province nos écoles d'art décoratif ne furent pas particulièrement favorisées. Nous connaissons des détails à la fois ridicules et misérables. La somme inscrite au budget pour les arts décoratifs n'atteint pas, en France, 700,000 francs. En Suisse, le gouvernement fédéral, soit par les communes, soit par les corporations y consacre plus de deux millions, chaque année. Comme bien l'on pense, les acquisitions faites et les subventions accordées sont insignifiantes : la plupart des écoles reçoivent de 100 à 25 francs. Que l'on compare ces chiffres à ceux de l'Allemagne. Quel enrichissement rapide ! M. Paul-Boncour, dans son remarquable livre, donne des chiffres de la musée d'art décoratif de Berlin, qui comptait 30 objets en 1867, en comptait 32,000 en 1883, et l'école qui y est annexée, de 320 élèves, passa dans le même laps de temps, à 2,600.

On entrevoit donc, dès maintenant, une série de remèdes capables d'enrayer la crise si grave que traverse l'art décoratif en France : relèvement des crédits, utilisation des écoles primaires supérieures dans les villes où n'existe pas d'école d'art décoratif ; mais, il reste à souhaiter que l'enseignement soit à la fois régional et professionnel. On comprend, en effet, l'intérêt particulier qui s'attache à ce que tout l'art décoratif ne porte pas l'estampille de Paris. Il y a dans presque chaque région de la France, un art particulier comme il existe une manière de sentir et de voir. Il faut que es ouvriers, dans leur province, retrouvent les traditions de l'art qui a fleuri depuis des siècles dans leur petite patrie. Et pour cette raison, l'on doit multiplier les musées d'art appliqué où l'on peut admirer ou simplement étudier les œuvres des ouvriers d'autrefois.

En exigeant enfin que l'enseignement garde un caractère professionnel, on lui conserve plus sûrement sa portée pratique. Il est utile, en effet, que des représentants de syndicats des professions intéressées participent à la direction des écoles d'art décoratif. On ne sait pourquoi les ouvriers d'art sont exclus des conseils supérieurs des Beaux-Arts ; ils y feraient aussi bonne figure

La Guerre Italo-Turque.

L'OCCUPATION DE RHODES.

Une dépêche d'Athènes, à la "Tribuna" de Rome donne des détails intéressants sur le débarquement des Italiens dans l'île de Rhodes.

Ce débarquement a eu lieu dans la baie de Kalitea, à treize kilomètres au sud de la ville de Rhodes. Dans la nuit du 3 au 4, l'escadre commandée par l'amiral Viale et composée du "Vittorio-Emmanuele", du "Regina-Elena", du "Napoli" et du "Roma", venant de Stampalia, naviguait à vitesse moyenne, tous feux éteints, dans la direction de la petite île de Charki, à une dizaine de milles à l'ouest de Rhodes ; elle était suivie de la division de l'amiral Suisbitero et d'un convoi de steamers transportant des troupes.

Toutes les sections navales se sont trouvées ponctuellement au point fixé pour la concentration entre deux heures et 2 h. 30 du matin.

La flotte, réunie sous les ordres de l'amiral Viale, a pour suivi sa route vers Rhodes et est arrivée en vue de l'île à 3 h. 30 du matin. La flotte s'est alors partagée en deux sections, l'une s'est dirigée vers le nord de l'île pour faire une démonstration navale devant le port, la ville et les fortifications de Rhodes ; l'autre, avec les troupes de débarquement, a gagné la baie de Kalitea.

A six heures du matin, par un temps beau et calme, le débarquement des troupes à Kalitea a commencé. Il a été opéré dans un ordre et avec une rapidité parfaites. Les navires ont pu approcher très près de la côte, ce qui a facilité le débarquement. En moins de deux heures, 8,000 hommes étaient débarqués.

On débarqua ensuite l'artillerie de montagne, les mitrailleuses, les munitions, le parc de génie et les provisions. A dix heures, tout était terminé.

L'ennemi ne se montra pas, dit la dépêche. On l'a pourtant vu, ou tout au moins repéré, car l'amiral Viale a envoyé le radiotélégramme suivant :

J'ai envoyé un parlementaire sommer le gouverneur de se rendre. Celui-ci a déclaré qu'il n'avait pas les moyens de résister et qu'en conséquence, il abandonnait la direction des affaires en protestant.

Il a ajouté qu'il n'avait pas le pouvoir de s'occuper de la garnison. La garnison se retira alors et nos navires ont ouvert sur le lieu où elle s'était réfugiée un feu qui a maintenant cessé. Nos troupes, qui s'avancent vers la ville, passeront la nuit sur la position de Sandrulli-Tombs. De son côté, le général Amelio, qui commande le corps de débarquement, envoie par le télégraphe sans fil cette dépêche, d'après laquelle il y a eu même contact immédiat entre les troupes turques et les forces italiennes, puisqu'il y a eu combat à la baïonnette, que les Italiens ont eu quelques tués et que l'on a fait des prisonniers.

Les relations Franco-Russes.

On affirme dans les cercles officiels que l'entente est parfaite entre les deux pays.

Paris, 21 mai.—Le rappel prochain de M. George Louis, ambassadeur de France à la Cour de Russie, est très diversement commenté par la presse française et le public en général.

Les journaux allemands, de leur côté, se sont éparés de cet incident qu'ils grossissent à plaisir et dans lequel ils prétendent voir le signe prochain d'une rupture de l'alliance franco-russe. Les cercles officiels français et russes démentent catégoriquement ces rumeurs, qui, déclarent-ils, ne reposent sur aucun fondement, et font remarquer au contraire que les relations entre les deux pays sont meilleures à l'heure présente qu'elles ne l'ont jamais été depuis la signature du traité d'alliance. On cite comme exemple le voyage prochain que M. Raymond Poincaré, président du Conseil des ministres, a l'intention de faire à St-Petersbourg, où de grands préparatifs sont organisés pour le recevoir.

Le résultat le plus clair de ces discussions est que le gouvernement français juge impossible en ce moment le retour de M. George Louis, et le priera conséquemment de rester à son poste de St-Petersbourg pendant

quelques mois encore, afin de donner à l'opinion publique le temps de se calmer.

Le "Temps" a publié hier une dépêche de son correspondant à St. Petersburg, dépêche évidemment inspirée dans les cercles officiels de la capitale russe, déclarant de la façon la plus formelle qu'il n'y a aucune divergence de vues entre la France et la Russie. Cette dépêche ajoute que la Russie a naturellement le plus vif désir de mettre un terme au conflit italo-turc, conflit qui cause des pertes considérables au commerce russe, mais que néanmoins le gouvernement de St. Petersburg n'a pas la moindre intention d'exercer une pression sur la Turquie. La Russie d'autre part est intéressée au maintien du statu quo dans les Balkans et s'est entendue dans ce but avec l'Autriche et l'Italie.

Cette entente avec ces deux pays n'a rien qui puisse léser les intérêts de la France, et le gouvernement russe espère que le peuple français ne se laissera pas influencer par les tentatives qui sont faites dans certains milieux européens pour détruire la solide alliance Franco Russe.

A sept heures du soir, à cause de l'heure avancée, j'ai cru devoir arrêter les troupes à une demi-heure de la ville.

Nous avons eu 5 blessés, dont 2 grièvement. On ignore encore le chiffre des pertes ennemies, mais on croit qu'elles sont assez sérieuses. On leur a fait une cinquantaine de prisonniers, dont un peloton de réguliers.

Les troupes italiennes ont repris hier matin leur marche sur la ville de Rhodes dont ils ont pris possession. L'amiral Viale télégraphie que le drapeau italien a été hissé sur Rhodes à deux heures de l'après-midi et a été salué par les salves des navires et les hurrahs des équipages.

Les bandits en auto font école.

Nauen, Allemagne, 21 mai.—Les bandits anarchistes, qui pendant quelques mois ont terrorisé Paris, commencent à faire école en Allemagne.

Deux cambrioleurs, surpris ce matin en flagrant délit au moment où ils dévalisaient une villa dans les environs de Nauen, ont sauté sur des motocycles, et ont tué d'un coup de revolver un agent de police qui tentait de leur barrer le passage.

Les agents se lancèrent à leur poursuite et réussirent à blesser un des bandits.

Le camarade de ce dernier redoutant de le voir tomber vivant entre les mains de la police n'hésita pas à lui brûler la cervelle. Dans l'intervalle le bandit survivant avait été cerné par un grand nombre d'agents, armés, auxquels il résista pendant une dizaine de minutes, mais qui finirent par l'abattre à coups de revolver.

Chevaux volés aux Américains.

Santiago de Cuba, 21 mai.—Une grande agitation règne dans les environs. On rapporte qu'une troupe de noirs armés a passé par la ville de Siboney avec un grand nombre de chevaux volés à un citoyen américain.

La traversée de la Manche au vol n'est plus qu'un jeu.

Douvres, Angleterre, 21 mai.—Les habitants de St-Margaret, un petit village de pêcheurs près de Douvres, n'ont pas été peu surpris, ce matin, de voir un aéroplane évoluer gracieusement à quelques centaines de pieds au-dessus de leurs têtes.

Quelques-uns des habitants, plus soupçonneux, prétendaient déjà que le mystérieux visiteur n'était autre qu'un espion allemand, lorsque du haut des airs tomba une carte de visite, portant le nom de l'aviateur belge Cromberz, et ces mots écrits au crayon :

"Je regrette d'être obligé de retourner à Nieupoort, Belgique, sans interrompre mon voyage." Quelques minutes plus tard l'aviateur mettait en effet le cap sur la côte belge et retraversait la Manche à tire d'aile.

LA REVOLTE S'ETEND.

La Havane, 21 mai.—Le gouvernement cubain a déclaré mardi ne rien savoir de plus à l'égard du soulèvement des noirs, mais on croit généralement que la situation s'aggrave rapidement.

Des rapports dignes de foi annonçaient mardi les agissements de deux bandes armées dans la province de Matanzas, où la tranquillité avait régné jusqu'ici. L'ordre a été donné mardi matin, que des troupes additionnelles se préparent à se mettre en campagne.

D'après les dépêches de ce matin un assaut a été donné aux gardes rurales à Mangaito, près de Guantanamo. Les assiégés ont repoussé, de leurs casernes, leurs assaillants. Les gardes ont eu deux tués. On ignore les pertes des noirs.

Mort d'un aviateur.

Xenia, Ohio, 21 mai.—Fred J. Southard, un jeune homme de Minneapolis, qui faisait son apprentissage de pilote-aviateur, est tombé cet après-midi, sur l'aérodrome des frères Wright, d'une hauteur de 100 pieds, et a été tué sur le coup.

Tournoi de tennis.

New York, 21 mai.—La réunion annuelle du tournoi pour le championnat du New York Lawn Tennis Club, samedi prochain, sera marquée par la participation de quatre experts japonais, y compris Tago Kimbara et L. Tanaka, qui détiennent des championnats japonais.

Le corps de Richeson sera inhumé en Virginie.

Boston, 21 mai.—Le corps de Clarence V. T. Richeson, l'ex-pasteur Baptiste qui a été électrocuté de bonne heure ce matin dans la prison de Boston, a été remis à son frère Douglas Richeson, qui l'accompagnera en Virginie où il sera inhumé. Avant son exécution Richeson avait demandé que son corps fut enterré à côté de celui de sa mère, dans le cimetière de Amherst, et la famille n'a pas cru devoir s'opposer à ce vœu.

Richeson est mort très calmement sur la chaise électrique, après avoir fait sa paix avec Dieu et avec les hommes. Secondé par deux pasteurs il a prié jusqu'à son dernier moment et paraissait entièrement résigné à son sort.

Le courant électrique a été appliqué à 12:10 heures du matin et 7 minutes plus tard, les médecins présents constataient la mort qui avait été foudroyante. Il a suffi d'une seule application du courant pour mettre fin à la vie du meurtrier d'avis Linnell.

De bonne heure dans la matinée des médecins légistes ont procédé à l'autopsie, puis le corps a été remis à Douglas Richeson, qui est parti dans la soirée avec lui pour la Virginie.

Vengeance d'un mari.

Huntington, Virginie Occidentale, 21 mai.—Un individu du nom de James Mongrerez, qui vivait en mauvaise intelligence avec sa femme, n'a rien trouvé mieux pour se débarrasser d'elle que de faire sauter sa maison avec une charge de dynamite, la nuit dernière.

Les deux enfants de Mongrerez ont été réduits en atômes par l'explosion, et Mme Mongrerez mortellement blessée. Le meurtrier, son forfait accompli, avait pris la fuite, mais il a été arrêté, de bonne heure ce matin, à Clothier.

Nouvelles rassurantes.

Washington, 21 mai.—Des avis de la légation américaine à Cuba, au Département d'Etat indiquent aujourd'hui que la conspiration de l'élément noir de l'île récemment découverte a été réprimée avec succès.

Dans les provinces de Santa Clara et de Pinar del Rio il y a eu de nombreuses arrestations parmi les noirs accusés de conspiration révolutionnaire.

DEPECHEES Télégraphiques

Mort accidentelle d'un prince allemand.

Friesack, Prusse, 20 mai.—Le prince George Guillaume, fils, aîné du duc de Cumberland, et son aide-de-camp, M. von Greve, ont été tués hier soir, dans un accident d'automobile, près d'ici.

Ils avaient quitté Berlin de bonne heure dans le courant de l'après-midi, pour se rendre à Copenhague, via Hambourg, afin d'assister aux obsèques de l'oncle du prince, le défunt roi Frederick VIII.

Le prince qui était au volant n'a probablement pas observé des signaux placés sur le bord de la route, avertisant les automobilistes qu'une partie de la chaussée était en réparation. Il a continué de marcher à forte vitesse, jusqu'au moment où sa machine rencontrant un obstacle a fait panache. La tête du prince a été broyée et von Greve a eu la nuque cassée.

Le prince George Guillaume était né en 1880. Son père, le duc de Cumberland et duc de Brunswick et de Luneborg, est chef de la maison des Guelfes.

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures, et fermé le dimanche. Coin des rues Deshayes et Bievville, à deux lieues de la rue du Canal, 5me District.

JETEZ LES YEUX SUR NOS VITRINES
123 pieds rue N. Remparts—150 pieds rue Iberville.




Nous venons de recevoir un nouvel assortiment de Meubles modernes perfectionnés, du tout dernier genre, que nous offrons aux plus bas prix courants. Nous défions simplement la concurrence, nous achetons strictement au comptant, et profitons de tous les comptes. Venez vous convaincre avant d'acheter ailleurs. Nous garantissons de donner satisfaction en style, marchandises et prix.

Nous ne demandons qu'une loyale épreuve. Venez chacun, venez tous. Nous pouvons satisfaire à la demande.

FRANCIS AND PAUL MAESTRI FURNITURE CO.,
LE MAGASIN DE MEUBLERIE MEILLEUR MARCHE EN VILLE.
AU Coin des Rues Remparts et Iberville. Phone Main 948
UN SEUL MAGASIN. LE GRAND. PAS DE SUCCURSALE